Chapitre VI. En songeant à Carthage

Aujourd'hui quand je repense à cette période, ce sont moins les préparatifs mêmes de l'attentat que les nombreuses heures passées en compagnie du vieux Camille qui me reviennent à l'esprit.

Lorsque j'étais avec lui, tout me semblait clair, fluide, évident, encore plus lorsqu'il se lançait dans un de ses longs monologues. C'était comme s'il ramassait de la neige dans sa large paume, la modelait, la transmuait et la lançait vers son but, toujours atteint, et qui était de

tout rendre compréhensible ; cette efficacité inventive me fascinait et produisait sur moi des changements dont je perçois encore les effets aujourd'hui.

Camille Vizouchat connaissait l'histoire intime du terroir. Il savait à peu près tout du coin. Un jour que nous nous étions arrêtés à quelques kilomètres de Givet, je m'étais exclamé qu'il me semblait que le paysage était éternel et qu'on aurait presque pu voir, là-haut sur la crête, se dessiner la silhouette d'un éclaireur de la légion Alouette, la légendaire cavalerie gauloise de César.

- Pour l'éclaireur, je te comprends, m'avait-il répondu, mais pour le reste, tu n'y es pas du tout. Regarde...

Et il s'était lancé, le bras tendu, dans la décomposition de ce que j'admirais. D'un geste ample, il avait gommé une sapinière, planté un taillis, aménagé un vignoble, dispersé de petites maisons forestières, inventé une navigation fluviale et ressuscité des hirondelles.

Bientôt,

sous l'effet de sa voix lente, à l'imperceptible inflexion -comme s'il y

avait un petit garçon espiègle qui courait derrière le vieux professeur aux imparfaits du subjonctif– je vis apparaître un paysage entièrement différent de celui que j'avais sous les yeux.

Ce qui me plaisait le plus dans ces digressions permanentes (dans lesquelles à vrai dire, on reconnaîtra aussi mon goût pour les circonvolutions, tourbillons et guirlandes par lesquels la langue française déploie son génie baroque), c'est qu'elles étaient vivantes. Je veux dire en cela que son propos n'avait pas de but à proprement parler. À rebours des vieux grincheux, Camille ne voulait pas –il ne le pensait probablement d'ailleurs pas– me prouver que c'était mieux avant. Il n'était pas rétrograde ni réactionnaire, il ne faisait pas de comparaison : il était simplement une mémoire qui parle, qui me laissait la liberté de mes rapprochements.

Avec cela, pas l'ombre d'une verbigération : ses phrases étaient denses, terriennes, rugueuses, on pouvait immédiatement en saisir le sens. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, Camille n'était pas du genre bavard.

XXX

Maintenant que j'ai à peu près récolté tous les éléments qui me permettent de retracer son parcours et d'esquisser son caractère, je crois que c'est dans les longues soirées de son enfance et ensuite plus tard, durant la guerre, que s'est développé son talent de conteur. À l'époque, les gens se fixaient rendez-vous là où la flamme était la plus généreuse et passaient des soirées groupés dans la chaleur, éclairés par une maigre chandelle, tandis qu'un vieux ou une vieille racontait «lu bon vî timps», en patois bien entendu.

Cette veillée s'appelait la *chige*. C'était sans conteste un des piliers de la vie sociale, avec la messe, la *dicausse* et les constructions collectives. Là, l'enfant tapi dans la pénombre ou pelotonné dans un giron, apprenait à parler et à se taire, à deviner les attirances, à pressentir les inimitiés, à concevoir des haines ou des amitiés.

XXX

Aujourd'hui, lorsque je repense à ces heures suspendues, je ne peux pas m'empêcher de faire le lien avec une autre scène que j'avais vécue, très loin de là et très longtemps auparavant.

Petit, j'avais passé deux ou trois années d'affilée quelques jours de mes vacances de Pâques chez Bérengère, la meilleure amie de ma maman. J'aimais beaucoup cette dame, qui avait toujours été très gentille avec moi. Je l'appelais tata Bergère, ce qui tombait bien puisqu'elle élevait des brebis sur un causse du Massif Central.

Tata Bergère vivait avec un type étrange, qui ne parlait presque pas et passait son temps à se balader dans les campagnes. Il s'appelait Claude.

Cette dame n'avait qu'une passion : la tauromachie. Sa maison était constellée d'affiches à fond ocre annonçant les spectacles avec des lettres noires et des dessins pastel. Un jour Claude lui avait acheté deux billets pour le spectacle. Comme cela ne l'intéressait pas, il avait dit que je n'avais qu'à aller avec elle. Tata Bergère m'avait dit que c'était un spectacle magnifique, que je n'allais pas regretter, sans que je compris le sens du regard de l'oncle Claude.

XXX

On était partis de grand matin, pomponnés comme des majorettes et on était arrivés à Nîmes bien à l'avance. Excitée comme une puce, Tata Bergère s'était engouffrée dans les arènes dès que les grilles s'étaient ouvertes. Elle ne voulait pas perdre une miette du spectacle ; quant à moi, je ne m'en souciais guère. Mais, étant d'une nature inquiète, je craignais la foule et ses mouvements : j'avais donc intérêt à m'accrocher à elle pour ne pas la perdre. Comme l'enfant l'enfant sage que j'étais (genre petit col en v chaussettes blanches), je m'étais scrupuleusement assis sur mon coussin.

Tata Bergère battait des mains de bonheur. Elle ne m'accordait aucune sorte d'attention, sinon qu'elle me tapait sur l'avant-bras toutes les cinq minutes en déclarant que cela allait bientôt commencer. Je la voyais hausser le col vers les entrées de l'arène -regarde, regarde, regarde ! - mais rien ne bougeait.

Au bout d'un temps qui me parut interminable, les gradins s'étaient peu à peu remplis d'une foule dense et j'entendis une acclamation. Le spectacle allait commencer. Il y avait des bonshommes qui défilaient dans l'arène, mais je les voyais en tout petit, un peu comme des Lego.

XXX

J'ai d'abord le souvenir d'un ennui sidéral. Il n'y avait aucune place pour la surprise, puisque Tata Bergère – comme d'ailleurs tous ceux qui m'entouraient – détaillait précisément toutes les opérations. C'était réglé comme du papier à musique. « Alors maintenant, les picadors vont arriver, alors ils ont des lances, etc. etc. »

Et je voyais, à l'opposé des splendides cavaliers promis par Tata Bergère, surgir des chevaux mal assurés que des types essayaient tant bien que mal de faire clopiner jusqu'à un taureau qui avait l'air de se demander ce qu'il foutait là. La bestiole avait un chiffre écrit sur les flancs. Lorsque je demandai à Tata Bergère à quoi cela servait, je n'obtins pas de réponse et elle me parla des costumes (ce qui m'était absolument indifférent). Durant tout le restant du spectacle, Tata Bergère faisait les questions, les réponses. Ou m'assénait ses commentaires, toujours ponctués par une bourrade ou un coup sur l'avant-bras.

Je vous raconte tout cela parce qu'un des taureaux était une toute petite bestiole, brune au milieu du barnum. On aurait presque dit un sanglier. Elle tournait en rond, l'échine baissée, comme si elle voulait brouter le sable. Moi qui venais du nord, où de belles vaches se meuvent avec langueur dans des prairies si vertes qu'on les croirait peintes, je trouvais la présence de ce petit taureau totalement incongrue au milieu de cet amoncellement de pierres. Je ne comprenais pas non plus pourquoi on voulait absolument l'exciter. J'ai dû au moins poser la question dix fois à Tata Bergère, qui finit par me répondre avec une pointe d'agacement que le taureau était mauvais et qu'il refusait le combat.

J'en étais à me demander pourquoi les toréadors n'avaient pas choisi un taureau de mon coin si c'était une bête impressionnante ou agressive qu'il leur fallait. Ils ne connaissaient pas Rufus, un taureau gigantesque, peut-être une tonne de muscles, des couilles comme des ananas et un cou comme la calandre d'un trente tonnes. Rufus poursuivait les enfants qui venaient le narguer à vélo et faisait trembler

le sol à cent-cinquante mètres –c'était quand même autre chose que ce petit taureau de carnaval !

- Torero, m'avait répondu sèchement Tata Bergère, on dit torero.

XXX

Une plombe plus tard, à force de l'exciter, on avait fini par mettre la bête en route, sous une acclamation unanime. Le taureau s'était décidé à aller planter une corne molle dans le caparaçon du cheval d'un picador, qui n'avait eu aucun mal à l'embrocher. Hourras redoublés.

Mais le taureau était malin, il était foutu le camp le plus loin possible et fuyait les cavaliers, qui avaient toutes les peines à s'en approcher. Ç'avait été pareil avec les banderilles. On avait apporté de longues brochettes sur un coussin cramoisi, le torero s'en était emparé et puis... il avait attendu une charge qui n'était jamais arrivée.

S'il ne s'était agi de la mort d'un être vivant, cela aurait été un spectacle comique de voir ces allers-retours colorés. Mais les pas des acteurs foulaient un sable déjà nettoyé des combats précédents : un sang vernissé coulait de l'échine de la bête, à laquelle le matador avait fini par planter deux harpons. On avait beau la narguer, gesticuler, vociférer, la bête ne bougeait pas.

Alors on était passé à la mise à mort.

Cela n'avait pas été plus rapide... Ah, brave petit taureau qui ne nous laissait pas crier « olé ! »... Depuis, je me suis souvent demandé quelle serait l'attitude la plus adaptée face à un peloton d'exécution.

Faut-il se montrer bravache, rester droit, regarder la mort en face ? En somme faire preuve de ce qu'on appelle communément du courage ? Ou faut-il au contraire sangloter, supplier, gémir, non par espoir d'être sauvé, mais pour tenter d'imprimer à jamais le remords dans la mémoire de son bourreau ? Laquelle des deux attitudes est-elle la plus lâche ?

En vérité, je ne peux pas le dire : ce qui se trouve à l'opposé du courage n'est pas la lâcheté, c'est la résignation.

Alors oui, ce qu'il faut sans doute faire, c'est refuser l'inéluctable, tenter de bousculer ses bourreaux et s'enfuir ! Il faut sentir en soi la colère, la sainte, la sacrée colère, n'avoir plus rien à perdre et se battre intelligemment, c'est-à-dire fuir à toutes jambes, comme un dératé, en refusant le renoncement facile –cette petite voix qui rappelle que les jusqu'au-boutistes souffriront du tourment supplémentaire de voir traîner leur mort.

XXX

Brave petit taureau qui se dérobe ! Voilà que le souvenir de ton refus digne me détourne de mon propos premier, qui était d'évoquer l'étrange sentiment de lassitude qui étreignit l'assemblée, à la fin de ton interminable agonie. Brave petit taureau, bien sûr bien sûr on me tiendra pour fou mais j'ai croisé ton regard durant ce court instant- : c'était celui de l'innocent sous la potence. Oh, comme j'ai honte, je le reconnais : c'était le même regard que celui de Sergueï Karlovic, héros bosniaque.

Tout se mêle à présent. Je suis de retour dans les rues de Revin.

L'usine va fermer. C'est une ambiance d'agonie. Le temps est suspendu. Les drapeaux sont remisés. Les ouvriers ont perdu la partie. Résignés.

On attend l'annonce.

Bientôt le bras du matador va se tendre. Se planter l'épée dans le creux du muscle. S'étendre et s'éteindre. Bientôt sur le sable.

La foule attend, qu'on en finisse !

XXX

Et je trotte aux côtés de Camille Vizouchat, qui marche d'un bon pas. Nous ne croisons personne. On a garé la voiture assez loin, pour ne pas se faire repérer. C'est une grande grille sous un porche de brique rouge. Les lettres de métal se détachent sur un ciel plombé, on lit « FORGES DE LA MEUSE ». Apposée sur un des montants de la grille, une petite plaque de bronze doré *Deutsche Stahlbunde Revin*, comme la trace discrète d'un propriétaire lointain. La grille est fermée d'une grosse chaîne d'acier, avec un cadenas posé comme une main sur un ventre de patron.

Je croise le regard de Camille. C'est là. Je suis d'accord. Plus jamais spectateur.

Qu'on ne comprenne pas ce que je n'ai pas écrit : je ne souhaitais pas la mort du torero.

Mais plus jamais spectateur.

Et que s'arrête cette musique, cette petite fanfare sautillante, avec son souvenir d'Espagne en carton-pâte, cette petite chanson dont les paroles me semblent toujours être : «au véhicule, on décroche !».

XXX

Peu de temps après mon arrestation, dans la solitude et la colère, lorsque je pensais être revenu de mon enchantement, j'ai envisagé les motivations profondes du vieux. Je pensai alors qu'il n'attendait rien de positif de son geste. Je me rends compte à quel point j'étais alors passé d'une influence à l'autre. À ce moment, je n'envisageai plus les choses que par le prisme apparemment bonhomme que la clique de flics, de psychologues et de juges d'instruction qui se penchaient sur mon cas s'efforçait à toute force d'appliquer.

J'ai laissé donc dire à mon avocat que j'avais été manipulé pour des raisons purement stratégiques. (On peut dire que l'option a été payante.) Maintenant que je ne risque plus rien à dire la vérité, il faut bien que je reconnaisse que la chose qui me fait le plus honte dans toute cette affaire, c'est de ne pas avoir eu la fierté d'en endosser ma part.

Bien sûr, Camille ne m'avait pas dit qu'il envisageait son suicide mais à y réfléchir maintenant, cela me semble évident. Je dois même m'avouer qu'à plusieurs reprises dans nos conversations, il a voulu aborder le sujet et que c'est moi qui n'ai pas voulu en parler ; l'idée de sa mort, la perspective de le perdre, m'étaient insupportables. En trois petites semaines de mon existence, Camille en avait rempli tous les creux.

Je suis toujours persuadé que les raisons qui l'ont poussé à ne pas me le dire franchement ne ressortissent pas à une volonté de dissimulation, mais au contraire à un désir de ne pas mélanger affaire personnelle et collective. C'est tout à fait différent. Il ne faut pas se méprendre. Il restait à Camille quelque chose à faire avant d'exercer son droit à la liberté suprême. Les projets de suicide et d'attentat n'étaient pas liés : c'étaient de toute façon deux choses qu'il avait décidé de faire -l'une aurait existé sans l'autre. Dans sa logique, il n'était pas du genre de Camille de me forcer à la discussion sur un point ou un autre.

XXX

Hélas ou pas, comme je l'ai déjà confessé au lecteur, je n'étais pas en état de considérer les choses sous cet angle. Il n'y avait pas de nuances dans ma radicalité. Moi-même, je me comprenais mal, puisque j'ai même pu adhérer un moment –sincèrement je le crois– à la fable selon laquelle le crime que j'ai commis tenait plus au flottement dépressif dans lequel je me trouvais qu'à un véritable geste politique ; en toute franchise, je crois que mon incapacité à revendiquer mon geste dans sa dimension politique a trouvé sa source dans ma timidité et mon immaturité, mais qu'il n'en restait pas moins, dans son essence, un geste politique.

Embarqué dans une aventure qui me dépassait, j'étais exclusivement enthousiaste, ce qui me prémunissait de la nécessité de toute réflexion morale, de quoi il ressortait que je n'avais à éprouver aucun sentiment de responsabilité pour les actes que j'allais commettre ; et ceci, par un amusant retour de bâton, m'empêcherait, une fois la conséquence de mes actes matérialisée, de pouvoir les revendiquer.

XXX

On pourrait dire également qu'en quelque sorte, affranchi des nécessités de la réalité, j'étais exactement dans le même état d'esprit que ceux d'en face, mais que je ne m'en rendais pas compte.

Je veux dire au même niveau d'inconséquence que nos chers dirigeants. (À l'heure où j'écris ces lignes, je n'y crois plus du tout : je veux affirmer que mon geste n'avait rien d'inconséquent. Il était parfaitement logique et, somme toute, en creux de mon action depuis mon engagement en Bosnie. Mais mon parcours scolaire exemplaire, mon niveau culturel, mon intégration sociale me nimbaient d'une aura de vertu : on préféra voir un jeune désaxé qu'un combattant de la révolution dans l'ancien casque bleu issu de la bonne famille. La société avait pour moi les yeux de Chimène, elle n'imaginait pas que j'étais déjà, depuis très longtemps et sans parfois que je m'en rendisse compte, un traître.)

XXX

Quant à Camille, j'ai donc d'abord commencé par considérer qu'il avait voulu *le leur* faire payer.

Le : fermeture de l'usine, mensonges répétés, manipulations linguistiques, perversion de la mémoire, dérive ultralibérale, remise en cause des acquis sociaux et des progrès humains, mépris de la culture, réécriture de l'histoire, abandon régalien, contre-vérités manichéennes et - probablement avant toute chose - suicide de son fils.

Leur : institutions hypocrites, ministres démissionnaires, journalistes affidés, actionnaires à courte vue, syndicalistes résignés, investisseurs frileux, profiteurs inaccessibles, économistes incultes, collaborateurs opportunistes, lâches lâcheurs, managers novlangophones, réalistes à court terme.